Face à la recrudescence des mots

Du plurilinguisme en contexte de migration et de mondialisation

Anne Isabelle FRANÇOIS

CERC (EA 172), Université Sorbonne Nouvelle

Résumé : L'article examine comment l'expérience de la migration et la mondialisation affectent la réalité plurilingue d'enfants qui doivent dès lors négocier leur positionnement et identité, leurs appartenances et affiliations. L'analyse est menée à partir du roman exemplaire de l'écrivain allemand d'origine tamoule srilankaise Senthuran Varatharajah, *Vor der Zunahme der Zeichen* (2016), qui permet de saisir ces circulations (linguistiques) multiples et les jeux d'échelles complexes. La mise en récit plurilingue de la surconscience linguistique, vécue au quotidien, permet d'inscrire le questionnement dans les réalités multipolaires contemporaines, les décloisonnant résolument des contextes nationaux, en une écriture exprimant des existences mouvantes qui n'en permettent pas moins l'émergence de formes d'alliance inédites hors des modèles communautaires exclusifs.

Mots-clés : migration, mondialisation, Senthuran Varatharajah, surconscience linguistique, plurilinguisme

Abstract: The article examines how the experience of migration and globalisation affect the plurilingual reality of children who then have to negotiate their positioning and identity, their belonging and affiliations. The analysis is based on the exemplary novel by Senthuran Varatharajah, a German writer of Sri Lankan Tamil origin, *Vor der Zunahme der Zeichen* (2016), which captures these multiple (linguistic) circulations and the complex interplay of scales. The multilingual narrative of linguistic superconsciousness, which is experienced on a daily basis, focuses on contemporary multipolar realities since it resolutely decompartmentalises them from national contexts. It uses a form of writing which expresses shifting existences that nonetheless allow for the emergence of new forms of alliance beyond the model of exclusive communities.

Keywords: migration, globalisation, Senthuran Varatharajah, linguistic superconsciousness, multilingualism

> The aircraft cracked in half, a seed-pod giving up its spores, an egg yielding its mystery. Two actors, prancing Gibreel and buttony, pursed Mr Saladin Chamcha, fell like titbits of tobacco from a broken old cigar. Above, behind, below them in the void there hung reclining seats, stereophonic headsets, drinks trolleys, motion discomfort receptacles, disembarkation cards, duty-free video games, braided caps, paper cups, blankets, oxygen masks. Also [...] mingling with the remnants of the plane, equally fragmented, equally absurd, there floated the debris of the soul, broken memories, sloughed-off selves, severed mother-tongues,

> violated privacies, untranslatable jokes, extinguished futures, lost loves, the forgotten meaning of hollow, booming words, land, belonging, home[1].

Les étourdissantes pages d'ouverture des *Versets sataniques* (1989) énumèrent ce qui tombe du ciel après l'explosion d'un avion : outre les deux personnages principaux et les objets de l'appareil, flottent, « également fragmentés, également absurdes, […] des langues maternelles sectionnées, […] des plaisanteries intraduisibles, […] le sens oublié de mots creux et ronflants, le pays, l'appartenance, la famille[2] ». Rushdie, au seuil du roman, place la problématique linguistique et ce qu'elle recouvre au cœur de ce vertige pour mettre en lumière les déchirements et déracinements des déplacé · es, leurs nécessaires métamorphoses et reconfigurations. La littérature interroge ainsi la manière dont les sujets migrants se meuvent dans les espaces transnationaux et les conséquences en termes d'identité et d'écriture[3]. Les enfants et jeunes adultes grandissant dans ces situations spécifiques de plurilinguisme se confrontent aussi bien aux ruptures, traumas et hiatus qu'aux possibilités de négociations et de réinventions. Comment le déplacement et les dissonances cognitives qu'il induit affecte-t-il la capacité d'exprimer la réalité ? En quoi la mise en récit, nécessairement plurilingue, de cette surconscience linguistique[4], permet-elle de remettre en question les évidences ? Quelles conséquences le décloisonnement de la problématique des contextes nationaux et son inscription dans les réalités multipolaires[5] ont-ils en termes de poétique et de construction identitaire ? Face aux différentes forces culturelles et politiques qui interagissent avec une intensité accrue, les écrivains participent alors d'une volonté plus large pour réimaginer les sujets et affiliations linguistiques, invoquant des espaces par-delà l'équation idéologique entre langage, territoire et identité nationale[6].

Ce sont ces enjeux que nous souhaitons examiner à l'aide de l'analyse du premier roman multiprimé de Senthuran Varatharajah, écrivain allemand d'origine tamoule srilankaise, né en 1984 à Jaffna en pleine guerre civile et arrivé en RFA à l'âge de quatre mois. *Vor der Zunahme der Zeichen* (2016), qu'on peut traduire par *Devant l'accumulation des signes* ou *Avant la recrudescence des signes*[7], met en scène l'échange *via* Facebook de deux étudiant · es allemand · es : Senthil Vasuthevan, doctorant en

[1] Rushdie, Salman, *The Satanic Verses*, Random House, New York, 2008, p. 4.

[2] Rushdie, Salman, *Les Versets sataniques* (traduction d'Alcofribas Nasier), Christian Bourgois, Paris, 1989, p. 14.

[3] Sur ces enjeux, voir : Bhabha, Homi K., *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (traduction de Françoise Bouillot), Payot, Paris, 1994 ; Rushdie, Salman, *Patries imaginaires* (traduction d'Aline Chatelain), 10/18, Paris, 1995 ; et Schnapper, Dominique (2001), « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 2, Université de Poitiers, INSHS/CNRS, p. 9-36.

[4] Nous suivons ici Lise Gauvin : l'écrivain translingue développe « une *surconscience linguistique*, c'est-à-dire une conscience particulière de la langue qui devient un lieu de réflexion privilégié […] comme espace de fiction voire de friction. […] La notion de *surconscience* renvoie à ce que cette situation d'inconfort dans la langue peut avoir à la fois d'exacerbé et de fécond » *in* Gauvin, Lise (2003), « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur », *in* Bertrand, Jean-Pierre ; Gauvin, Lise ; Demoulin, Laurent (dir.), *Littératures mineures en langues majeures,* Presses Universitaires de Montréal, Montréal, p. 19.

[5] Voir : Jay, Paul, *Global Matters : The Transnational Turn in Literary Studies*, Cornell University Press, Ithaca, 2010 ; et Taberner, Stuart, *Transnationalism and German-Language Literature in the Twenty-First Century*, Palgrave Macmillan, New York, 2017.

[6] Voir : Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat), La Découverte, Paris, 1996.

[7] Toutes nos citations renvoient à : Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen,* Fischer, Frankfurt/M., 2016. Sauf indication contraire, nous traduisons.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

philosophie à Berlin, qui a dû fuir la violence génocidaire des milices cinghalaises au Sri Lanka, car il appartient à la minorité tamoule indienne ; et Valmira Surroi, étudiante en histoire de l'art et études culturelles à Marburg, qui a dû fuir les exactions serbes au Kosovo, car elle appartient à la minorité albanaise. Le roman propose donc une réflexion croisée sur le rapport aux langues et au pays d'accueil, à l'identité et au retour, avec un refus marqué de toute apologie de l'origine[8], en une condition résolument définie par les échanges, les voyages et les ancrages multiples.

Les deux étudiant · es s'écrivent pendant une semaine, surtout de nuit, des messages sur leurs expériences partagées (avoir grandi dans des foyers de demandeurs d'asile en Allemagne en apprenant une autre langue que celle de leurs parents), se racontant leur vie dans des billets qui se font écho sans exactement se répondre. Chaque *post* indique l'heure de rédaction ainsi que le support. La conversation fictive sur Facebook élève Internet, ce lieu non territorialisé, en espace où se retrouver en un « chez-soi » numérique[9]. L'invisibilité des corps, l'absence de cadre « réel », les deux jeunes gens ne partageant ni le même lieu ni le même temps, devient la sphère qui leur permet de raconter ce qu'aucun d'eux n'a pu jusqu'alors exprimer, dans une écriture partagée aussi bien qu'irréductiblement solitaire où les langues, chargées du passé familial, des réalités de violence, d'investissements affectifs variés tout en donnant lieu à l'appropriation ludique et singulière, tiennent une place centrale.

Le roman permet ainsi de penser la réalité plurilingue des protagonistes dès leur enfance, les dynamiques qui se jouent à différentes échelles, la confrontation des modèles d'appartenance et les processus d'assignation. La réflexion sur les langues et le langage, l'existence qui se déploie constamment entre les langues et dans les rapports entre les langues, renvoie au positionnement[10] compliqué des jeunes adultes et figure une vie irréductiblement fugitive, en un texte traversé d'une multitude de langues. Le roman paraît ainsi exemplaire des enjeux migratoires et de la réalité européenne mondialisée où « le multilinguisme et la diversité culturelle ne sont pas limités à la coexistence de différentes cultures nationales et langues » et où se développent des « sphères publiques multilingues[11] » permettant l'émergence de nouvelles « commu-

[8] Senthil et Valmira se construisent par-delà les imaginaires nationaux restrictifs, la conception mythique de la « patrie » et la glorification de l'origine, cordon ombilical essentialisé, compris comme cause et justification des pires violences (refus du partage des territoires, purifications ethniques).

[9] Teupert [Teupert, Jonas (2018), « Sharing Fugitive Lives : Digital Encounters in Senthuran Varatharajah's *Vor der Zunahme der Zeichen* », *Transit*, vol. 11, n° 2, University of California, Berkeley : https://escholarship. org/uc/item/51d626mq (consulté le 18/07/2022)] interprète l'inscription dans le réseau social comme incarnant ce qu'Arjun Appadurai nomme les « sphères publiques diasporiques », « creusets d'un ordre post-national » *in* Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation* (traduction de Françoise Bouillot) [1ère éd. : 1996], Payot, Paris, 2015, p. 10). Elles faciliteraient la formation de nouvelles affiliations parce qu'elles ne sont pas restreintes à un seul pays. Voir : Parham, Angel Adams (2005), « Internet, Place, and Public Sphere in Diaspora Communities », *Diaspora : A Journal of Transnational Studies*, vol. 14, n° 2-3, University of Toronto Press, Toronto, p. 349-380. DOI : https://doi.org/10.3138/diaspora.14.2-3.349.

[10] Le roman s'attache à l'écriture de parcours qui restent individuels, la négociation d'identités entendues comme « points instables d'identification ou de suture […]. Non pas une essence, mais un *positionnement* » *in* Hall, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies* (traduction de Christophe Jaquet), Éditions Amsterdam, Paris, 2017, p. 231.

[11] Gogolin, Ingrid, *Diversité linguistique et nouvelles minorités en Europe,* Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2002, p. 12.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

nautés paranationales[12] ». C'est l'énumération de Rushdie citée initialement qui nous servira de programme dans notre étude.

1 « Des langues maternelles sectionnées » : assignations, affiliations, appartenances

En tant qu'enfants de familles réfugiées, les deux personnages rendent compte d'expériences attendues : outre les différentes marques de contact des langues[13] et les relations (et l'écart) entre parents et enfants en raison de la « politique linguistique familiale[14] » particulièrement sensible dans les cas de déplacements forcés, on note la non-reconnaissance du plurilinguisme des élèves issus de la migration par l'institution scolaire[15] et la rupture entre le plurilinguisme familial et l'emploi rigide et même cloisonnement des langues à l'école[16]. Le roman rend ainsi compte de l'importance de l'environnement linguistique (avec les parents, au sein des fratries, dans la socialisation) et des tensions[17]. Cette question se cristallise autour de la notion chargée de « langue maternelle », un imaginaire plus qu'un concept[18], surinvestie par les parents car incarnant une identité mise en péril et le lien avec le pays perdu, alors que Senthil et Valmira parlent peu ou mal le tamoul et l'albanais, accentuant par-là même les clivages intergénérationnels[19]. Ils se retrouvent ainsi pris entre une « langue maternelle » (des parents) au poids symbolique écrasant, langue partiellement maîtrisée qui présente la mémoire familiale, et une autre « langue maternelle » (du pays d'accueil) parfaitement maîtrisée mais qui ne leur est pas reconnue du fait de leur origine. Leurs récits d'enfance et d'adolescence convergents exposent en quoi ce plurilinguisme est source de ruptures, mais aussi de reconfigurations inédites en particulier au sein des fratries[20]. Deux souvenirs d'école se révèlent particulièrement éloquents :

Senthil Vasuthevan 05 :12

[12] Seyhan, Azade, *Writing outside the Nation,* Princeton University Press, Princeton, 2001, p. 10.

[13] Voir : De Houwer, Annick (1995) « Bilingual Language Acquisition », *in* Fletcher, Paul ; MacWhinney, Brian (dir.), *The Handbook of Child Language,* Blackwell, Oxford, p. 219-250 ; et Billiez, Jacqueline ; Rispail, Marielle, *Contacts de langues : modèles, typologies, interventions*, L'Harmattan, Paris, 2003.

[14] Voir : Deprez, Christine, *Les enfants bilingues : langues et familles,* Didier, Paris, 1994.

[15] Voir : Hélot, Christine, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école,* L'Harmattan, Paris, 2007.

[16] Voir : Rispail, Marielle (dir.) (2012), *Esquisses pour une école plurilingue. Réflexions sociodidactiques,* L'Harmattan, Paris, p. 237.

[17] Voir : De Houwer, Annick (2019), « Développement et évaluation globale du langage chez le jeune enfant plurilingue : le rôle central de l'environnement linguistique », *in* Kern, Sophie (dir.), *Le développement du langage chez le jeune enfant. Théorie, clinique, pratique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, p. 175-200 ; et Deprez, Christine ; Collet, Beate ; Varro, Gabrielle (dir.) (2014), « Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues » (dossier), *Langage & Société,* n° 147, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

[18] Sur les implications de cette expression, carrefour de métaphores, voir : François, Anne Isabelle (2018), « Dépayser la "langue maternelle" », *L'Entre-deux*, vol. 4, n° 1 : https://lentre-deux.com/_upload/pdf/4.1.1.FRAN\%C3\%87OIS.pdf (consulté le 05/01/2023).

[19] Les choix familiaux reviennent à survaloriser l'origine, cette langue que la fuite a fait perdre et qu'il faudrait à tout prix préserver parce qu'elle fonderait l'identité.

[20] Plusieurs études ont montré que la langue d'origine est la mieux transmise aux aînés, qui bénéficient d'une plus grande exposition à la langue des parents. Les cadets (ce qui est le cas de Valmira et Senthil) entrent en contact avec la langue d'environnement plus jeunes et elle devient la langue de la fratrie. Voir notamment : Unterreiner, Anne (2014), « La transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs enfants », *Langage et Société*, vol. 1, n° 147, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, p. 97-109.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> wenn wir im kindergarten menschen mit dunkler haut malten, nahmen uns die erzieherinnen, die wir *tanten* nannten und die weder die schwestern unserer mutter noch unseres vaters waren, den stift aus der hand, und sie nahmen einen hellrosanen aus der buntstiftdose vor uns und sie legten ihn zwischen unsere finger, und ihre hände schlossen sich um sie und sie sagten, […] diese farbe nenne man *hautfarbe*, sie wiederholten es, *diese farbe nennen wir hier hautfarbe,* und wir sprachen es ihnen nach[21].
>
> Valmira Surroi 22 :03
>
> In der Grundschule schrieb meine Schwester in einem Aufsatz, dass Albanisch und Deutsch ihre Muttersprachen seien, und ihr Lehrer strich Deutsch durch.
>
> Er sagte, jeder Mensch könne nur eine Muttersprache haben, so, wie man nur eine Mutter hat[22].

Ces souvenirs exhibent la question de la nature des rapports entre les pratiques linguistiques plurielles et l'appropriation des langues dans les structures à vocation éducative. Les gestes ordinaires s'y muent en actes de violence symbolique, conduisant à l'exclusion de fait de la communauté des enfants d'origine étrangère ou à la couleur de peau non-blanche, en raison de conceptions naturalisantes étroites et non questionnées. Mais cette exclusion se fait jour aussi en famille : Valmira, qui parle un albanais daté, celui d'avant la fuite vingt ans auparavant, n'en est pas moins accusée par son père de « trahir notre langue » (« *unsere Sprache verraten* ») lorsqu'elle prononce « mal » le nom du pays d'origine[23] ; Senthil précise que le seul mot qu'il sait encore écrire et lire en tamoul, « le seul qui perdure » est « *amma* – mère », signifiant à la fois la perte de cette langue originelle et l'attachement irréductible à cette racine familiale, le jeune homme parlant d'ailleurs un mélange de tamoul, allemand et anglais avec ses parents, ce qui lui semble à la fois permettre l'échange et interdire la compréhension[24].

Les fratries à l'inverse (Valmira et sa sœur, Senthil et ses frères) incarnent une autre politique linguistique, mondialisée, qui repose sur le métissage, la dispersion et le plurilinguisme. Les deux sœurs Surroi inventent ainsi, petites, leur propre langue comprise d'elles seules, le « surrois » (« *Surroisch* »), qui leur permet de créer leur monde tout comme elles construisent des cabanes avec des couvertures et des coussins dans le

[21] Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen, op. cit.*, p. 94-95. Traduction : « quand nous dessinions des personnes à la peau foncée à la maternelle, les éducatrices, que nous appelions *tantes* alors qu'elles n'étaient ni les sœurs de notre mère ni celles de notre père, nous enlevaient le crayon des mains et elles choisissaient un rose clair dans le pot de crayons de couleur, et elles nous le mettaient entre les doigts en refermant leur main autour, et elles disaient, […] cette couleur s'appelle *couleur de la peau*, elles le répétaient, *cette couleur, nous l'appelons ici couleur de la peau,* et nous le répétions après elles ».

[22] *Ibid.*, p. 192. Traduction : « À l'école primaire ma sœur écrivit dans une rédaction que l'albanais et l'allemand étaient ses langues maternelles, et le maître barra l'allemand. Il dit que chacun ne peut avoir qu'une seule langue maternelle, tout comme on n'a qu'une seule mère ».

[23] « Mein Vater glaubt, immer, wenn ich *Kosovo* statt *Kosova* sage, würde ich den serbischen Anspruch auf das Land wiederholen », *in ibid.*, p. 152.

[24] « wenn ich anrufe meiner eltern entgegennehme, […] besteht das, was ich sage, aus erfundenen geräuschen, zusammengeworfen aus tamilischen, deutschen und englischen silben, zusammengewürfelt aus dem, was übrig blieb. ich kann ihnen nicht ins wort fallen ; ich kann ihnen nicht widersprechen. es gibt keine sprache, die zu sprechen erlaubte. es gibt nichts zu besprechen », *in ibid.*, p. 52.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

salon[25]. Les trois frères Vasuthevan qui, enfants, se partagent le monde en jouant à *Risk,* incarnent dans le présent ce même partage d'un point de vue géographique comme linguistique, l'aîné « possédant » l'Amérique du nord et l'anglais, Senthil l'Europe et l'allemand, et le benjamin l'Asie et le tamoul[26]. Contre toutes les contraintes extérieures (parentales, éducatives, sociales) voulant leur imposer de ne parler qu'une seule langue[27], les deux personnages ne cessent ainsi de revendiquer et de mettre en œuvre un plurilinguisme entendu comme vital, libre et singulier.

Le texte est ainsi constamment travaillé par l'écart qui empêche toute appartenance univoque et refuse toute assignation ou affiliation unique. Cet écart se marque dans l'écriture même de Senthil, celui qui partage ses initiales et son histoire avec l'auteur : il rédige ses *posts* intégralement en minuscules. Même si cet usage est fréquent en ligne, cela n'en constitue pas moins une déviation par rapport aux règles de la langue allemande. Le roman assume cet écart, qui tient aux origines et récits de vie des personnages (qu'il s'agisse du statut marginal des migrants ou de la situation des foyers de demandeurs d'asile en périphérie des grandes villes) comme de l'écrivain. Celui-ci occupe une position excentrée et minoritaire sur la scène littéraire allemande en tant que représentant de la « littérature de la migration », d'autant plus qu'il vient d'Asie du Sud, par rapport à des communautés (turques ou slaves) beaucoup plus importantes[28]. Même si les voix s'élèvent pour affirmer que ces œuvres « migrantes » font pleinement partie de la littérature allemande[29], Varatharajah n'en écrit pas moins une « littérature mineure[30] » depuis une position de distanciation linguistique, pour reprendre le titre de Zafer Şenocak (*Zungenentfernung*[31]), par-delà la « langue nationale » ou la « langue maternelle », en un processus ouvert où il n'y a ni arrivée ni retour[32].

[25] Voir : *Ibid.*, p. 150.

[26] Voir : *Ibid.*, p. 187. On constate le même écart dans les pratiques alimentaires : « wenn unsere mutter tamilisch kocht, essen unsere eltern mit den händen und wir mit besteck », *in ibid.*, p. 208.

[27] Les parents Surroi édictent la règle que « dans cette maison on parle albanais » (« und sie sagten, ne ket shtepi flitet shqip, und sie sagten, in diesem Haus wird Albanisch gesprochen », *in ibid.*, p. 196), tout comme la babysitter de Senthil en Bavière lui explique qu'« ici, *dans ce pays* », on ne parle qu'allemand (« sie sagte, *in diesem land* dürften wir nur deutsch sprechen », *in ibid.*, p. 135).

[28] Voir : Schmitz, Walter (dir.) (2018), *Handbuch Literatur der Migration in den deutschsprachigen Ländern seit 1945,* Thelem, Dresden.

[29] Voir : Yesilada, Karin E. (2010), « Einwandern heißt bleiben – oder die Literatur von Autoren nichtdeutscher Provenienz ist deutsch », *in* Asholt, Wolfgang ; Hoock-Demarle, Marie-Claire ; Koiran, Linda ; Schubert, Katja (dir.), *Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz,* Narr, Tübingen, p. 63-76.

[30] La littérature qu'une « minorité fait dans une langue majeure […] la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation » *in* Deleuze, Gilles ; Guattari, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure,* Minuit, coll. « Critique », Paris, 1975, p. 2.

[31] Şenocak, Zafer, *Zungenentfernung*, Babel Verlag, Munich, 2001.

[32] Le désir de retour a été symboliquement et concrètement réalisé lorsque les parents de l'écrivain ont offert un exemplaire du roman à la bibliothèque de Jaffna, sa ville natale, où se trouvait jadis l'une des plus grandes bibliothèques d'Asie du Sud avant sa destruction en 1981 : Varatharajah, affirme que cela lui a fait comprendre que son roman était une histoire tamoule autant qu'allemande. Voir : Latz, Lukas (2016), « T-Shirt ohne Buchstaben », *Der Freitag. Das Meinungsmedium*, n° 38 : https://www.freitag.de/autoren/lukaslatz/t-shirt-ohne-buchstaben (consulté le 18/07/2022).

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

2 « Des plaisanteries intraduisibles » : jeux, apprentissages, incertitudes

Le récit des deux personnages rappelle à quel point la socialisation des enfants – dans le parc, la rue, par les médias, à l'école – contribue de manière décisive à la maîtrise de la langue. Valmira et Senthil mentionnent nombre d'émissions télévisées (*Die Sendung mit der Maus, Aktenzeichen XY*), de jeux (*Stadt-Land-Fluss, Himmel & Hölle, Reise nach Jerusalem, stille Post*, respectivement le baccalauréat, la marelle, les chaises musicales, le téléphone arabe) ou de lectures (les *comics* comme le catalogue *Quelle*) comme terrains facilitant l'apprentissage linguistique et culturel. On notera la dimension proprement langagière de certains de ces jeux (comme le téléphone arabe), le roman soulignant la créativité qu'ils génèrent. Les études ont montré que si les enfants plurilingues différencient très rapidement les différents systèmes linguistiques en co-présence, certaines compétences, principalement métalinguistiques, semblent être plus développées[33]. Senthil et Valmira évoquent dans leurs échanges la perception des langues comme des organismes vivants, mouvants, fascinants, qu'il s'agisse de composer des mots avec des pâtes-alphabet au bord de l'assiette[34] ou que réalité et lettres se superposent lorsque le ß se métamorphose en une femme enceinte[35] ou que le mouvement de la ceinture de sécurité sur un torse en voiture forme, vu depuis le siège arrière de l'enfant, « la vingt-deuxième lettre de l'alphabet tournée d'environ trente degrés » (« *ein um etwa dreißig grad gedrehter zweiundzwanzigster buchstabe*[36] »).

Ces pratiques langagières inventives s'avèrent de fait en partie intraduisibles, comme dans ce jeu dont se souvient Valmira :

> Früher dachte ich, dass jedes deutsche Wort aus anderen zusammengesetzt sei, ich dachte, dass in jedem Wort mindestens noch ein anderes liegt und dass sie zusammenhängen würden, auch wenn ich nicht wusste, wie. […] manchmal saßen wir einander gegenüber und wir schrieben ein Wort auf ein Blatt und wir hielten unsere Hände davor, damit die andere es nicht sehen konnten, und danach tauschten wir es. […] für jedes Wort hatten wir fünf Sekunden, um ein Wort im Wort, zu finden, die Lunge in *Erzählungen*, die Rache in *Sprache,* ein Ich in *Nichts*[37].

Si le jeu stimule l'acuité linguistique, on voit qu'il provoque en même temps des incertitudes, puisque tout, sens, sonorités et réalités qu'ils recouvrent, apparaît en mouvement, soumis à des perpétuelles transformations, signifiant plus fondamentalement

[33] Voir : Bowey, Judith A. ; Tunmer, William E. (1984), « Word Awareness in Children », *in* Tunmer, William E. ; Pratt, Christopher ; Herriman, Michael L. (dir.), *Metalinguistic Awareness in Children : Theory, Research and Implications*, Springer, Berlin, Heidelberg, p. 73-91.

[34] Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen, op. cit.*, p. 69.

[35] *Ibid.*, p. 219.

[36] *Ibid.*, p. 69 et p. 100.

[37] *Ibid.*, p. 216-217. Traduction : « Avant je croyais que chaque mot allemand était composé d'autres mots, je croyais que dans chaque mot il y en avait au moins un autre et qu'ils étaient liés, même si je ne savais pas comment. […] parfois nous étions assises l'une en face de l'autre et nous écrivions un mot sur une feuille de papier et nous mettions nos mains devant pour que l'autre ne puisse pas le voir, et ensuite nous nous échangions les feuilles. […] pour chaque mot nous avions cinq secondes pour trouver un mot dans le mot, poumons dans *récits*, vengeance dans *langue*, je dans *rien* ».

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

le caractère transitoire et instable de toute existence migrante. Les trois exemples ne sont pas choisis au hasard, disant à la fois le pouvoir salvateur des récits, le danger des langues (à l'origine de la fuite des parents ; le désir de vengeance après les violences génocidaires) et la possibilité de survie et de subjectivation en dépit des tentatives d'annihilation. Se pose ainsi la question de savoir ce que cache chaque mot qui, à l'instar des poussées russes ou du palimpseste, selon un principe d'imbrication, d'assemblage et de concaténation, permet à l'enfant déplacé de trouver des planches de salut sans nier la réalité du trauma.

Mais il soulève aussi la question de savoir comment exprimer, c'est-à-dire traduire ces violences et gérer ces traumatismes. Sur le plan affectif, les deux enfants plurilingues sont confrontés à des investissements divers qui participent de leur construction identitaire, en particulier le poids des récits d'origine et de fuite, la manière dont ils sont perçus et ressentis par les familles. Comme le souligne Marie Rose Moro, « la migration est potentiellement traumatique, non pas au sens négatif du terme, mais au sens psychanalytique – un trauma qui va induire de nécessaires réaménagements défensifs, adaptatifs ou structurants[38] ». Comment se réapproprier sa propre histoire quand on a vécu l'horreur et comment (re)naître au monde sans réactiver les traumatismes ? Les deux jeunes adultes, qui ne maîtrisent qu'imparfaitement la langue des parents, langue dans laquelle le pire s'est produit, et qui ont passé l'essentiel de leur vie en Allemagne, semblent alors « filtrer » ces récits à travers l'allemand, la langue du pays d'accueil ou des langues tierces[39]. Si l'on peut y voir une manière de ne pas raviver la souffrance, de « décentrer » l'expérience et de mettre à distance la violence, le texte souligne aussi les instabilités que provoque ce processus de traduction. Le roman demande donc ce que devient une langue lorsque ses conditions d'existence sont la mort, la survie et la migration. Valmira et Senthil ne sont venus en Allemagne que parce qu'ils ont fui le génocide qui les attendait dans leur pays natal. Leur écriture est alors nécessairement le signe de l'anéantissement auquel ils ont échappé. Ils écrivent depuis ce vide, depuis une réalité où parler sa langue maternelle (le tamoul ou l'albanais) conduisait à la mort[40]. L'indicible, ou l'intraduisible, constitue un horizon indépassable, soulevant la question de la possibilité même d'exprimer cette mort première, et du rapport entre langue et mémoire : peut-on se souvenir dans une langue d'événements vécus dans une autre langue ? À quel point la langue fait-elle écran au souvenir ? Les deux étudiant · es retranscrivent les paroles et événements d'autres langues, ajoutant un degré de trouble, mais faisant aussi de la mémoire une expérience avant tout linguistique, comme dans ce souvenir de Senthil à propos de sa mère :

> sie könnte es nicht auf deutsch gesagt haben, aber ich erinnere mich, als hätte sie es ; ich erinnere mich nur auf deutsch. hat sie es gesagt ? hat sie etwas gesagt ? erinnere ich mich ? wenn wir eine sprache vergessen,

[38] Moro, Marie Rose, *Psychothérapie transculturelle des enfants migrants*, Dunod, Paris, 1998, p. 63.

[39] Sur ce point, lire les réflexions de la psychologue Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky : Saglio-Yatzimirsky, Marie-Caroline, *La Voix de ceux qui crient. Rencontre avec des demandeurs d'asile*, Albin Michel, Paris, 2018.

[40] « ich glaube, erst jetzt beginne ich zu verstehen, dass von anfang an der tod unserer sprache vorausging […] ich wusste, dass unsere muttersprachen den tod bedeuteten, […] während wir aufwuchsen, in jaffna, in prishtina, in den asyllandheimen und auch danach noch », *in* Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen*, *op. cit.*, p. 151.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> verlieren und vergessen wir auch das, was wir in ihr erfahren haben ? haben wir etwas in ihr erfahren ? können wir etwas verlieren, das wir nicht besitzen ?[41]

3 « Également fragmentés, également absurdes » : surconscience linguistique, dissonance cognitive, arbitraire des signes

La question de la langue est aussi centrale par la mise en évidence du rapport pour le moins ténu, sinon précaire, entre signe et réalité, ces *signes* du titre assez abstrait, omniprésents et disséminés : les personnages s'y confrontent constamment, le roman étant traversé par le principe d'arbitraire du signe saussurien[42], dans un monde qui apparaît privé d'évidence et de transparence. Le titre, qui pourrait être celui d'une étude de philosophie du langage, renvoie à des éléments très concrets : les signes précurseurs de la violence génocidaire des milices cinghalaises contre la population tamoule indienne, qui pousse les parents de Senthil à l'exil[43] ; les signes qui occupent la réalité dans son ensemble à l'arrivée dans le pays d'adoption, où tout paraît étrange. Le manque de fiabilité des signes, l'écart entre les expériences vécues et leur traduction symbolique, les confusions ou rapprochements linguistiques inattendus (Senthil écrit qu'il avait du mal à distinguer « *conversation* et *conversion*, […] *apostrophe* et *apôtre*[44] ») participent du métadiscours auquel donne lieu la surconscience linguistique caractéristique du texte où l'expérience parallèle de déplacements spatial, culturel et linguistique se superposent et se combinent. Varatharajah fait de la « dissonance cognitive » propre aux vies migrantes, qui « reflète au plus juste sa situation et celle de ses ami · es », la « colonne vertébrale[45] » du roman : l'inconfort d'être constamment renvoyé à un statut d'étranger et le positionnement en porte-à-faux face à des parents déracinés, prisonniers du rêve d'un retour pourtant impossible, à l'instar des « racines déterrées » (« *ausgegrabene Wurzeln* ») auxquelles Valmira compare à deux reprises les mains de son père[46].

La condition première de la mort et de la survie, l'écriture depuis l'absence, est la raison pour laquelle l'auteur se définit comme « un écrivain sans langue » (« *ein Schriftsteller ohne Sprache*[47] ») : « le langage est pour moi ce qu'il y a de moins évident. […]

[41] *Ibid.*, p. 209. Traduction : « elle n'a pas pu le dire en allemand, mais je me souviens comme si elle l'avait fait ; je ne me souviens qu'en allemand. l'a-t-elle dit ? a-t-elle dit quelque chose ? est-ce que je me souviens ? lorsque nous oublions une langue, perdons et oublions-nous aussi ce que nous avons vécu en elle ? avons-nous vécu quelque chose en elle ? pouvons-nous perdre quelque chose que nous ne possédons pas ? ».

[42] Senthil le découvre enfant en constatant que le tee-shirt ne ressemble pas à la lettre T dont il tire son nom (voir : *Ibid.*, p. 99). Les exemples en sont nombreux, comme le fait que le verbe « *ausweisen* » signifie à la fois « prouver [son] identité avec un bout de plastique ou de papier » et « expulser d'un pays », « et peut-être ces deux sens ne sont-ils pas si éloignés l'un de l'autre », *in ibid.*, p. 201.

[43] « sie kamen ohne ankündigung. sie kamen durch wände. sie kamen tag und nacht. meine mutter sah, wie sie in einem jeep an ihrem haus vorbeifuhren. sie sagt, das sei ein zeichen. sie sagt, bevor diese zeichen zunehmen, vor der zunahme der zeichen sollte er gehen », *in ibid.*, p. 81.

[44] « früher habe ich *konversation* und *konversion, apotheke* und *apolakypse,* das *apostroph* und den *apostel* verwechselt, und es dauerte, bis ich den abgewandten vom abgesandten unterscheiden konnte, mit sicherheit », *in ibid.*, p. 198.

[45] Häfele, Kathrin (2016), « Senthuran Varatharajah : Flüchtlingsroman in besonderer Sprache. Schreiben gegen rassistische Klischees », *Arté*, 25/04/2016 : https://info.arte.tv/de/schreiben-gegen-rassistische-klischees (consulté le 05/01/2023).

[46] Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen, op. cit.*, p. 40 et p. 196.

[47] « Sprache ist, für mich, das Unselbstverständlichste. […] Ich stehe in gleicher Entfernung zu jeder Sprache, die ich spreche. Das ist keine Frage der Kenntnis, sondern des Bekenntnisses : Ich kann mich

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Je me situe dans un même éloignement de toutes les langues que je parle. Ce n'est pas une question de connaissance, mais de confession : je ne peux me déclarer pour aucune[48] ». La citation est extraite d'un essai qui résume sa philosophie linguistique, paru dans la série « Was ist Heimat ? » (« Qu'est-ce que la patrie ? ») de la *Süddeutsche Zeitung*. L'écrivain y formule la conception qu'il développe dans le roman : sa fondamentale excentricité au sein de la société allemande en raison de son absence de langue et de son origine étrangère (qu'incarnent la couleur de peau et le nom[49]) : « Notre rapport à une langue dépend aussi de ce que nous expérimentons en elle. Je me situe autrement dans cette langue, aussi parce que je suis vu autrement dans cette langue. […] Ce corps et cette langue ont l'air de se contredire. Ils ne paraissent pas s'appartenir[50] ».

Si tout souvenir est entaché d'incertitude, si l'intégration n'est jamais aboutie, si les personnages sont sans cesse renvoyés à leur origine censée les définir (devant répondre à la question « quand je vais retourner dans *mon pays* [in *meine Heimat*], là d'où je *viens vraiment* [wo ich *wirklich herkomme*][51] »), on comprend pourquoi le roman adopte une construction si singulière. Dans sa forme fragmentaire et dispersée, il figure une expérience qui échappe toujours et ne peut être (re)saisie dans son intégralité et cohérence, et dit la possibilité malgré tout de raconter une histoire de déplacement et de (non-)appartenance, se confrontant aux impasses et apories d'une mémoire fracturée, aux effets de désorientation induits par la migration, dans une réalité plurilingue qui refuse précisément la clôture et de jouer une langue contre l'autre à rebours des effets les plus néfastes de la mondialisation[52].

4 « Le sens oublié de mots creux et ronflants, le pays, l'appartenance, la famille » : identités fugitives et échelles de la mondialisation

Le roman est en effet traversé de phrases et mots en anglais et de langues sans doute étrangères à la majorité du lectorat (albanais, tamoul, français, turc, kurde, arabe, japonais, grec ancien). La prolifération babélique[53] brouille l'étrange(r) avec le familier, mettant au défi le lecteur allemand comme non-allemand de repenser ses conceptions linguistiques et culturelles. Le contexte ostentatoirement plurilingue constitue

zu keiner Sprache bekennen », *in* Varatharajah, Senthuran (2018), « Wir hießen Dahergeschleifte, Asylantenschweine, Affen, Neger », *Süddeutsche Zeitung,* Munich, 09/01/2018 : http://www.sueddeutsche.de/kultur/2.220/was-ist-heimat-wir-hiessen-dahergeschleifte-asylantenschweine-affen-neger-1.3807623 (consulté le 18/07/2022).

[48] Varatharajah, Senthuran (2018), « Une ligne ininterrompue » (traduction de Denis Thouard), *Po&sie*, n° 163, Belin/Humensis, Paris, p. 8.

[49] « nur gebrochenes deutsch wird uns zugestanden. es liegt an unseren namen. es liegt an meiner haut », *in* Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen*, *op. cit.*, p. 191.

[50] « Unser Verhältnis zu einer Sprache hängt auch von dem ab, was wir in ihr erfahren. Ich stehe anders zu dieser Sprache, auch, weil ich anders in dieser Sprache gesehen werden. […] Dieser Körper und diese Sprachen scheinen sich zu widersprechen. Sie scheinen nicht zusammenzugehören », *in* Varatharajah, Senthuran, « Une ligne ininterrompue », *op. cit.*, p. 8.

[51] Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen*, *op. cit.*, p. 191.

[52] Voir : Calvet, Jean-Louis, *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation,* Plon, Paris, 2002.

[53] La référence est explicite : « ich dachte früher, dass babel ein ort gewesen sein muss, entweder wie ein flughafen oder ein asyllandheim », *in* Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen*, *op. cit.*, p. 239.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

une tentative d'investir un espace transnational, de résister à la reterritorialisation des langues comme langues nationales, en une volonté de suivre la signification fugitive, éphémère, fuyante (« *flüchtig* ») des signes, à travers et au moyen des différentes langues, à rebours d'un principe d'évidence et d'univocité. Senthil le formule en un quasi-impératif kantien – « aller jusqu'à la dernière extrémité de la signification des mots », « *bis zur äußersten bedeutung der wörter müssen wir gehen*[54] » – que les deux personnages mettent en œuvre, traversant pays et langues sans jamais se fixer, ce qui ouvre explicitement à un espace en expansion de jeu sur les signifiants et les langues. Un exemple en est la traduction du mot « arbre » (« *Baum* »), qui rappelle d'ailleurs le cas paradigmatique analysé par Saussure. Alors que Valmira trouve que le signe japonais pour arbre, le premier *kanji* qu'elle a appris, ressemble à une croix, Senthil s'appuie sur l'étymologie latine « *arbor* » et sa connotation de « croix » (*Kreuz*[55]). Le signifiant « croix » est ensuite repris dans plusieurs passages, où il est relié à d'autres sens (Kreuzberg, Croix Rouge, croisements de rues, église, mannette de commande d'une console de jeu vidéo, etc.) eux-mêmes pris en réseau. Mettant en place des connexions interlinguistiques, les mots opèrent comme indicateurs de ce qu'Adorno appelle, dans son très beau texte de 1959 « Wörter aus der Fremde » (« Mots de l'étranger »), « une langue secrète » qui transfigure la langue existante, la préparant à être transformée en langue du futur. Il ne s'agit alors pas de réduire le nombre de signes et de langues, mais de les multiplier, pour faire émerger cette langue proprement commune qui ouvre et accueille à l'encontre du monolinguisme qui enferme[56].

Senthil et Valmira, qui revendiquent être plus que leur origine, ne se définissent ni par leur famille, ni par leur « patrie » (« *Heimat* »)[57], ni par des appartenances nationales, culturelles ou linguistiques préconçues. Ils alternent entre les langues qui se voient conférer des fonctions communicatives distinctes comme chez la plupart des sujets plurilingues[58], mais les mettent aussi en mouvement. L'expérience partagée de la migration et de la (sur)vie pose ainsi le plurilinguisme comme base d'une alliance possible, hors des modèles communautaires fermés, définis par l'hostilité envers tout ce qui leur est extérieur. Varatharajah refuse explicitement, dans le roman et les textes qui l'accompagnent, la conception d'« identité additive » (« *additive Identität* ») ou d'« identité hybride » (« *hybride Identität* »), car elle repose selon lui sur des catégories réductrices et exclusives, la citoyenneté, la religion ou l'ethnie, définies précisément par la prédominance de l'origine[59]. L'auteur, arrivé en Allemagne à quatre mois, citoyen allemand depuis ses dix ans, qui y a grandi et y vit, rejette l'idéologie du sang et de

[54] *Ibid.*, p. 133.

[55] Voir : *Ibid.*, p. 60-62.

[56] Ce qui fascine Adorno avec ces « mots du loin », c'est une certaine « exogamie de la langue » (« *Exogamie der Sprache* ») qui permet de sortir du « cercle du toujours-pareil » (« *Umkreis des Immergleichen* »). C'est pourquoi ces mots, qui se distinguent de la langue allemande et sont immédiatement visibles, constituent pour le philosophe de « minuscules cellules de résistance » (« *winzige Zellen des Widerstands* ») contre toute velléité de domination ou d'exclusivité. Voir : Adorno, Theodor W. (1981), « Wörter aus der Fremde », *Noten zur Literatur* [1ère éd. : 1959], Suhrkamp, Frankfurt/M., p. 218.

[57] Valmira s'étonne ainsi : « Einige meiner Freunde haben die Städte, aus denen ihre Eltern kamen, als ihre Heimatstadt angegeben, obwohl sie in Frankfurt, München oder Göttingen geboren wurden », *in* Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen*, *op. cit.*, p. 222.

[58] Voir : Lüdi, Georges ; Py, Bernard, *Être bilingue*, Peter Lang, Berne, 2003, p. 11.

[59] « Ich glaube nicht, dass wir Identität verwechseln dürfen mit der Suche nach einem Ursprung », *in* Messmer, Susanne (2016), « Der Sprachphilosoph. „Oft denke ich, dass die Sprachlosigkeit meine Muttersprache ist". Ein Gespräch mit Varatharajah », *Taz*, 26/03/2016, p. 46.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

la terre (« *Blut-und-Boden* »), précise que le mot si chargé de « *Heimat* » ne fait pas partie de son vocabulaire actif, affirme avoir été davantage formé par Chostakovitch, Nirvana et Hegel que par l'hindouisme de ses parents, se reconnaît dans la place singulière du migrant comme *intrus* analysée par Jean-Luc Nancy[60], et refuse donc toute récupération politique.

Gabrielle Varro, suite à une enquête menée à Munich et à Saint-Germain-en-Laye, constate que les jeunes issus de familles plurilingues développent « une *aptitude à la pluri-appartenance et au dépassement d'une appartenance limitée* à un pays, une langue, une culture[61] », mettant souvent en avant leur sentiment d'appartenance urbaine puisqu'ils « se sentiraient chez eux dans toutes les grandes villes du monde[62] ». Les deux personnages cosmopolites, qui mentionnent de nombreux voyages sur divers continents et partagent une culture mondialisée (ils mangent coréen ou turc, ont lu *Harry Potter* ou parlent du dernier film de Nicolas Winding Refn), sont représentatifs de cette tendance qui a aussi été analysée par la sociologue américaine Saskia Sassen. Celle-ci voit dans les grandes villes comme Berlin, New York, Tokyo ou Londres des espaces où les cultures et langues du monde entier se déterritorialisent. Ces « villes globales » aideraient les gens à détacher les identités de leurs sources traditionnelles, que ce soit la nation ou le village, permettant « la formation de communautés et d'identités translocales », l'émergence d'un « nouveau mode de revendication qui pourrait ouvrir la voie à des formes de "citoyenneté" inédites[63] », dont Senthil et Valmira paraissent des représentant · es exemplaires. Ces jeunes adultes plurilingues rendent compte du processus qui leur a permis de trouver une place au sein d'un présent en pleine mutation à la fois « sans domicile fixe » et « entre les mondes[64] », inventant une autre forme de solidarité, une alliance précaire et temporaire qui refuse d'élever de nouvelles barrières, s'inscrivant simultanément dans leur propre filiation et des appartenances plurielles et instables, sans en méconnaître les tensions ou hiatus. Cette reconfiguration identitaire fondamentalement plurilingue, qui dépasse tout ethnocentrisme et refuse tout ancrage définitif, les élève en somme en paradigmes d'un mode de vie contemporain valorisant la mobilité, la diversité et l'ouverture.

Bibliographie

Adorno, Theodor W. (1981), « Wörter aus der Fremde », *Noten zur Literatur* [1ère éd. : 1959], Suhrkamp, Frankfurt/M., p. 216-232.

Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat), La Découverte, Paris, 1996.

Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation* (traduction de Françoise Bouillot), [1ère éd. : 1996], Payot, Paris, 2015.

[60] « Une fois qu'il est là, […] au lieu de simplement se "naturaliser", sa venue ne cesse pas : il continue à venir, et elle ne cesse pas d'être à quelque égard une intrusion : c'est-à-dire d'être sans droit et sans familiarité, sans accoutumance, et au contraire d'être un dérangement, un trouble dans l'intimité », *in* Nancy, Jean-Luc, *L'Intrus*, Galilée, Paris, 2010, p. 11-12.

[61] Varro, Gabrielle, *Sociologie de la mixité. De la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Belin, Paris, 2003, p. 146.

[62] *Ibid.*, p. 122.

[63] Sassen, Saskia (2004), « Introduire le concept de ville globale », *Raisons politiques,* vol. 3, n° 15, Presses de Sciences Po, Paris, p. 19-20.

[64] Voir : Ette, Ottmar, *ZwischenWeltenSchreiben. Literatur ohne festen Wohnsitz*, Kadmos, Berlin, 2005.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Bhabha, Homi K., *Les lieux de la culture : Une théorie postcoloniale* (traduction de Françoise Bouillot), Payot, Paris, 1994.

Billiez, Jacqueline ; Rispail, Marielle, *Contacts de langues : modèles, typologies, interventions*, L'Harmattan, Paris, 2003.

Bowey, Judith A. ; Tunmer, William E. (1984), « Word Awareness in Children », *in* Tunmer, William E. ; Pratt, Christopher ; Herriman, Michael L. (dir.), *Metalinguistic Awareness in Children : Theory, Research and Implications*, Springer, Berlin, Heidelberg, p. 73-91.

Calvet, Jean-Louis, *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation,* Plon, Paris, 2002.

De Houwer, Annick (1995), « Bilingual Language Acquisition », *in* Fletcher, Paul ; MacWhinney, Brian (dir.), *The Handbook of Child Language,* Blackwell, Oxford, p. 219-250.

De Houwer, Annick (2019), « Développement et évaluation globale du langage chez le jeune enfant plurilingue : le rôle central de l'environnement linguistique », *in* Kern, Sophie (dir.), *Le développement du langage chez le jeune enfant. Théorie, clinique, pratique*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, p. 175-200.

Deleuze, Gilles ; Guattari, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Minuit, coll. « Critique », Paris, 1975.

Deprez, Christine, *Les enfants bilingues : langues et familles,* Didier, Paris, 1994.

Deprez, Christine ; Collet, Beate ; Varro, Gabrielle (dir.) (2014), « Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues » (dossier), *Langage & Société,* n° 147, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

Ette, Ottmar, *ZwischenWeltenSchreiben. Literatur ohne festen Wohnsitz*, Kadmos, Berlin, 2005.

François, Anne Isabelle (2018), « Dépayser la "langue maternelle" », *L'Entre-deux*, vol. 4, n° 1 : https://lentre-deux.com/_upload/pdf/4.1.1.FRAN\%C3\%87OIS.pdf (consulté le 05/01/2023).

Gauvin, Lise (2003), « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur », *in* Bertrand, Jean-Pierre ; Gauvin, Lise ; Demoulin, Laurent (dir.), *Littératures mineures en langues majeures,* Presses Universitaires de Montréal, Montréal, p. 19-40.

Gogolin, Ingrid, *Diversité linguistique et nouvelles minorités en Europe,* Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2002.

Häfele, Kathrin (2016), « Senthuran Varatharajah : Flüchtlingsroman in besonderer Sprache. Schreiben gegen rassistische Klischees », *Arté*, 25/04/2016 : https://info.arte.tv/de/schreiben-gegen-rassistische-klischees (consulté le 05/01/2023).

Hall, Stuart, *Identités et cultures. Politiques des* cultural studies (traduction de Christophe Jaquet), Éditions Amsterdam, Paris, 2017.

Hélot, Christine, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école,* L'Harmattan, Paris, 2007.

Jay, Paul, *Global Matters : The Transnational Turn in Literary Studies*, Cornell University Press, Ithaca, 2010.

Latz, Lukas (2016), « T-Shirt ohne Buchstaben », *Der Freitag. Das Meinungsmedium*, n° 38 : https://www.freitag.de/autoren/lukaslatz/t-shirt-ohne-buchstaben (consulté le 18/07/2022).

Lüdi, Georges ; Py, Bernard, *Être bilingue*, Peter Lang, Berne, 2003.

Messmer, Susanne (2016), « Der Sprachphilosoph. „Oft denke ich, dass die Sprachlosigkeit meine Muttersprache ist". Ein Gespräch mit Varatharajah », *Taz*, 26/03/2016, p. 46-47.

Moro, Marie Rose, *Psychothérapie transculturelle des enfants migrants*, Dunod, Paris, 1998.

Nancy, Jean-Luc, *L'Intrus*, Galilée, Paris, 2010.

Parham, Angel Adams (2005), « Internet, Place, and Public Sphere in Diaspora Communities », *Diaspora : A Journal of Transnational Studies*, vol. 14, n° 2-3, University of Toronto Press, Toronto, p. 349-380. DOI : https://doi.org/10.3138/diaspora.14.2-3.349

Rispail, Marielle (dir.) (2012), *Esquisses pour une école plurilingue. Réflexions sociodidactiques,* L'Harmattan, Paris.

Rushdie, Salman, *Patries imaginaires* (traduction d'Aline Chatelain), 10/18, Paris, 1995.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Rushdie, Salman, *The Satanic Verses*, Random House, New York, 2008.

Rushdie, Salman, *Les Versets sataniques* (traduction d'Alcofribas Nasier), Christian Bourgois, Paris, 1989.

Saglio-Yatzimirsky, Marie-Caroline, *La Voix de ceux qui crient. Rencontre avec des demandeurs d'asile*, Albin Michel, Paris, 2018.

Sassen, Saskia (2004), « Introduire le concept de ville globale », *Raisons politiques,* vol. 3, n° 15, Presses de Sciences Po, Paris, p. 9-23.

Schmitz, Walter (dir.) (2018), *Handbuch Literatur der Migration in den deutschsprachigen Ländern seit 1945,* Thelem, Dresden.

Schnapper, Dominique (2001), « De l'État-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 2, Université de Poitiers, INSHS/CNRS, p. 9-36.

Şenocak, Zafer, *Zungenentfernung*, Babel Verlag, Munich, 2001.

Seyhan, Azade, *Writing outside the Nation,* Princeton University Press, Princeton, 2001.

Taberner, Stuart, *Transnationalism and German-Language Literature in the Twenty-First Century*, Palgrave Macmillan, New York, 2017.

Teupert, Jonas (2018), « Sharing Fugitive Lives : Digital Encounters in Senthuran Varatharajah's *Vor der Zunahme der Zeichen* », *Transit*, vol. 11, n° 2, University of California, Berkeley : https://escholarship.org/uc/item/51d626mq (consulté le 18/07/2022).

Unterreiner, Anne (2014), « La transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs enfants », *Langage et Société*, vol. 1, n° 147, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, p. 97-109.

Varatharajah, Senthuran, *Vor der Zunahme der Zeichen,* Fischer, Frankfurt/M., 2016.

Varatharajah, Senthuran (2018), « Wir hießen Dahergeschleifte, Asylantenschweine, Affen, Neger », *Süddeutsche Zeitung*, Munich, 09/01/2018 : http://www.sueddeutsche.de/kultur/2.220/was-ist-heimat-wir-hiessen-dahergeschleifte-asylantenschweine-affen-neger-1.3807623 (consulté le 18/07/2022).

Varatharajah, Senthuran (2018), « Une ligne ininterrompue » (traduction de Denis Thouard), *Po&sie*, n° 163, Belin/Humensis, Paris, p. 6-9.

Varro, Gabrielle, *Sociologie de la mixité. De la mixité amoureuse aux mixités sociales et culturelles*, Belin, Paris, 2003.

Yesilada, Karin E. (2010), « Einwandern heißt bleiben – oder die Literatur von Autoren nicht-deutscher Provenienz ist deutsch », *in* Asholt, Wolfgang ; Hoock-Demarle, Marie-Claire ; Koiran, Linda ; Schubert, Katja (dir.), *Littérature(s) sans domicile fixe. Literatur(en) ohne festen Wohnsitz,* Narr, Tübingen, p. 63-76.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205